

obéit, se mit à genoux, reçut la bénédiction et retourna vers Spello.

« Tout en marchant, elle se disait : « François m'a quittée, mais ne m'a pas dit quand nous nous reverrions. » Attristée par cette réflexion, elle retourne, presse le pas et rejoint son Père :

« Vous ne m'avez pas dit, s'écrie-t-elle, en se prosternant, quand je goûterai de nouveau la consolation de vous entendre parler du Seigneur. » François ému la regarde, lève les yeux au ciel et répond : « Nous nous retrouverons quand les roses fleuriront. » C'était l'hiver. Le terme fixé parut bien long à la petite sœur Claire ; mais toujours saintement obéissante, elle se relève et reprend la route de Spello. O merveille séraphique ! La vallée était pleine de roses, qui exhalaient un parfum délicieux. La sainte en remplit son voile et, toute joyeuse, reprend le chemin de Sainte-Marie des Anges. « Frère François, dit-elle à son Père, le ciel a parlé : c'est la saison des roses, celle de la réunion. » Et depuis, le Père séraphique et sa fille comprirent que leur rencontre sur terre et leur chaste amitié étaient écrites dans le paradis. »

N'est-il pas curieux et gracieux ce conte populaire, éclos dans l'imagination ensoleillée des pauvres gens de la campagne d'Assise ?

M. P.



Chronique littéraire Franciscaine



L'OMBRIE. *L'âme des cités et des paysages.* Par René Schneider, Paris, 1905, 284 pp. — Ouvrage couronné par l'Académie française.

Le seul titre de ce volume à l'allure si fringante, fait venir l'eau à la bouche. Vite je me suis jeté sur es pas de l'aimable Cicérone, car « l'Ombrie est avec Rome la vraie patrie de l'âme, et chacun peut à son gré y choisir sa volupté. » (p. vii.) A ses côtés, du haut des terrasses de Corbone, j'ai cru humer à pleins poumons la fraîcheur tonifiante qui s'exhale du val di chiana (p. 1-24) ; grâce à la magie de la puissance d'évo-